Zeitschrift: Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne

Herausgeber: Université de Lausanne, Faculté des lettres

Band: - (1990)

Heft: 2

Artikel: I. Histoire d'une traduction

Autor: Guisan, Gilbert / Jakubec, Doris / Tappy, José-Flore

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-870699

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

I

HISTOIRE D'UNE TRADUCTION

Par un matin moiré d'été...

Les lettres échangées entre Pierre-Louis Matthey et Elie Gagnebin sont tirées d'une très vaste correspondance recouvrant les années 1914-1949. Nous n'avons retenu ici que les lettres où il est question de *La Tempête*.

Dans l'ensemble, la présentation des lettres a été unifiée, à l'exception des en-têtes, des salutations et des signatures, rendus aussi proches que possible de l'original.

La ponctuation, les majuscules et les abréviations ont été respectées.

De rares et brefs passages ont été supprimés, de caractère anecdotique ou concernant des tiers.

Sous le titre «Une traduction à livre fermé», Pierre-Louis Matthey évoque, lors de la publication de sa dernière version en 1944, sa première rencontre avec *La Tempête*.

Par un matin moiré d'été, et avec la faveur des dieux que sans aucune espèce de doute j'ai lassée en quelque cinq lustres, je traçai le premier vers de ma Tempête française:

Il est des jeux tissés d'efforts: peines joyeuses!
(Acte III, sc. 1)

Sur la table ensoleillée que rayait obliquement de mauve la balustrade du balcon, il y avait un sous-main couleur pelouse, une rame de papier, et une grosse poire, une beurrée grise, - pour le prochain entr'acte.

Quant au texte original, édition d'Oxford, il tenait déjà tout entier dans ma tête. Le petit livre cartonné d'orange devenu superflu se fanait quelque part sous les jupes d'un thuya.

En somme, j'abordais l'île de Prospéro sans risquer d'être trop décontenancé par une brusque confrontation avec Shakespeare... Depuis des mois, Ariel faisait de la voltige dans ma mémoire, et jouait à l'écureuil de citronnier en citronnier. Survolant une mer perlée, il invitait les amants à la danse:

Sur le jaune ruban d'une plage
Trouvez-vous et vous donnez la main...
Révérence! la mer se fait sage!
Deux baisers! le beau temps s'est rejoint!

Avec des douceurs d'ogresse, il avait mimé son rôle de Harpie et semé la panique parmi les coupables attablés, ébahis à voir pâtés et bouteilles disparaître dans les cintres; enfin, rendu à l'air immense, il fredonnait déjà contre un ciel gaufré comme un paon de nuit:

Ici, là, en deçà, au-delà,
Je vais partout où l'abeille va!
La clochette d'une campanule
Me reçoit quand le hibou ulule...

Depuis des semaines, Ferdinand et Miranda se tenaient enchaînés par les yeux, murmuraient des cils, se disputaient d'énormes bûches, jouaient inlassablement aux échecs dans une niche éclairée à pleins feux...

Vous trichez, doux Seigneur! – Non, mon amour chéri...

Sur l'écran intérieur, Prospéro, mage et musicien, tel un Esaïe de fresque entre sa Baguette et son Livre, perdait une à une des rides rancunières, pour gravir finalement, majesté radoucie, les degrés d'une apothéose placide.

Je consens devant vous à ma faiblesse humaine.
J'entends, comme un enfant, mon grand âge gémir!
Ma fatigue me mène
Au bord de m'endormir...

Caliban, sauvage dupé par des colons d'Europe, se soûlait de tafia, léchait les pieds des missionnaires bouffons et proposait ses offices de dragoman lunaire avec des accents de poésie primitive:

...Laisse-moi
De mes ongles fort longs te déterrer des truffes!
T'indiquer où les geais ont suspendu leurs nids!
Et te montrer comment on prend au piège
L'agile marmouset!... Oui, je veux te conduire
Parmi les noisetiers surchargés de noisettes!...

M'avait-il rebattu les oreilles, le bon vieux Gonzalo, avec ses ambages, ses gentillesses proustiennes, belle âme faisant poids mort dans une société brillante et corrompue! Les avais-je entendus, les ferrets de vos aiguillettes, Sébastien et Antonio, piaffants et impavides, imperméables aux cyclones comme aux zéphyrs et pour qui le crime avait des fraîcheurs d'aurore! Me touchait-elle comme un ressouvenir, la voix verte du maître d'équipage réservant toutes ses pentes douces, toutes ses fureurs d'alanguissement, toutes ses velléités voluptueuses pour son «brave et gentil bateau»!

Donc, j'étais d'emblée animé d'une étrange chaleur; j'évoquais Shakespeare devant son écritoire de New Place, retour des jungles de Londres comme moi des jungles de Paris, comme moi chasseur, et gibier comme moi... Le théâtre de Shoreditch, n'était-ce pas le Vieux-Colombier, et sa troupe allègrement ascétique? Comme Shakes-

peare à Cotswold j'allais travailler dans la paix des champs, avec des visites froufroutantes d'hirondelles, une oreille couchée vers les propos gaillards des faucheurs en contre-bas...

Ainsi ai-je échappé à l'appareil du livre, au cadre didactif de la page imprimée, au grillage noir sur blanc de la strophe. Ainsi ma traduction, ressortissant à une dictée d'amour, avait-elle quelque chance d'être valable. Ce n'est que d'images revécues qu'elle entendait tirer ses harmoniques, et du timbre de l'heure qui sonne ranimer la grande voix souterraine... Et d'avance me poignait la passion de m'ingénier. Mit Schaudern, comme dit Goethe: avec tremblement.[1]

Souvenirs allègres d'il y a vingt ans! En ce printemps de 1924, après des années d'errance, d'abandon aux plaisirs de rencontre et de silence poétique, Pierre-Louis Matthey, le cœur plus lourd que ne le dit ce retour en arrière, a regagné la maison familiale d'Avenex sur Nyon. «[...] encore tout dépaysé, naturellement», il en avertit le 26 mai son ami le plus dévoué, Elie Gagnebin, en lui exprimant son souhait de le revoir sans tarder. Il n'eut pas à l'attendre.

C'était au lendemain du passage à Lausanne de Jacques Copeau[2]. Fervent admirateur du Vieux-Colombier, Elie Gagnebin avait noué avec son fondateur, depuis quelques années, des liens chaleureux et confiants. Nul doute d'une rencontre en ce mois de mai, dont on imagine aisément les propos: la récente et soudaine décision d'en finir avec l'entreprise parisienne, les nouveaux projets du «patron», l'évocation des grandes réussites, comme *La Nuit des Rois*, des intentions restées en suspens – entre autres, en raison de certaines circonstances et peut-être d'une traduction peu satisfaisante, la représentation de *La Tempête*[3].

Traduire *La Tempête*! Matthey y avait-il déjà pensé au secret de lui-même, Gagnebin en fut-il l'instigateur? La détermination du poète est en tout cas immédiate. Il se livre d'abord à quelques lectures préparatoires: «J'aimerais beaucoup jeter un coup d'œil sur la traduction allemande de *Tempest*, écrit-il le 6 juin 1924, à Elie Gagnebin. Si le volume n'est pas format Larousse vous seriez bien gentil de me l'envoyer.» Et le 12 juin: «J'ai bien reçu le *Sturm* et vous remercie une fois de plus. Cette traduction m'a déçu: elle est bien sèche, par contre le rythme en est parfait.»[4] Dès lors et jusqu'en octobre 1924, Matthey va travailler quasiment sans relâche – comme en témoignent les lettres qui vont suivre, véritable journal de bord – et d'une manière assez singulière, si l'on

considère leur chronologie qui ne correspond pas à l'ordre de succession ni des actes ni des scènes : sans doute a-t-il traduit d'abord d'une seule traite l'ensemble de la pièce, puis repris, au gré de ses humeurs, telle ou telle partie pour la mettre au point.

---

[1] Le Cheval ailé (bulletin publié par Constant Bourquin parallèlement à ses éditions), n° 2, décembre 1944, pp. 7-11.

[2] Invité par l'Association des Etudes de Lettres, Jacques Copeau a fait à Lausanne, le 24 mai 1924, une lecture des *Perses* (traduction Paul Mazon).

[3] Il existe à ce sujet un échange de lettres entre Jacques Copeau et Guy de Pourtalès, lui-même traducteur de *La Tempête*, en 1923-1924 (Archives Guy de Pourtalès, à Etoy).

[4] *Der Sturm*, traduction de A.W. von Schlegel, Elberfeld, 1881. Révision de cette traduction par Félix Weingartner, Wien-Leipzig, 1920.

Je vous reste plus reconnaissant que vous ne l'imaginez, non pas, seulement!, à cause de ces vignettes discutables et utiles, mais parce que, d'une main amicale pesant sur mes épaules, vous m'avez rassis à ma table de travail.

Pierre-Louis Matthey à Elie Gagnebin, 2 août 1924

mon cher Elie

voici la sc. 3. Acte III ; imaginez que j'ai envoyé hier à Rohmer la grande scène du II pour que vous en puissiez parler ensemble : il vous la donnera sans retard j'imagine, avec quelques lignes qui vous étaient destinées.

voici aussi 2 scènes nouvelles (celle que je vous ai lue à Annecy et la 2me Sc. de l'Acte III) votre dactylo novice aura de quoi s'exercer les doigts.

les « obscurités » dont parle Rivière doivent être les apartés (non spécifiés dans mon texte) ou les phrases qui s'adressent à Ariel et que j'ai transcrites sans indication spéciales.

beaucoup d'amitiés

votre

Pierre-Louis Matthey à Elie Gagnebin

[Nyon, 20 juin 1924]

Mon cher Elie

Vous aviez l'air si las mercredi soir que je n'étais pas sans inquiétudes à votre égard; j'espère que ce mot vous parviendra avant votre départ: bon voyage et beaucoup de chances différentes: les seuls meubles que j'aie jamais achetés!

On apporte à l'instant le courrier et j'ouvre votre lettre - vos phrases charmantes et affectueuses sont de bien belles guirlandes à une amitié aussi ancienne que la nôtre, et votre générosité me plaît comme un sourire entier ou comme un mensonge bien utile. Merci, et plus d'une fois encore, pensant à vous ou écoutant Miranda!

votre ami

pierre louis matthey

Je travaille en ce moment au 5e acte - ne vaudrait-il pas mieux d'attendre encore un peu et envoyer à Copeau un acte entier? [1]

---

[1] Les lettres d'Elie Gagnebin à Pierre-Louis Matthey n'ont pas été conservées, sauf celles dont il a lui-même gardé un double ou un brouillon.

Avenex 30 juin 1 9 2 4

Mon cher ami

Comme Mme Fichini viendrez-vous un dimanche me faire vos récits de voyage? et pourquoi pas dimanche prochain? ou tout autre jour qui vous arrange (tél. Nyon 389).

Le début de l'acte V m'a donné beaucoup de tintouin, mais je n'en suis pas mécontent: je vous lirai ça.

beaucoup d'amitiés
de votre
plm

[Nyon, 2 juillet 1924]

Mon cher Elie

Merci de votre gentil billet. Je ne possède pas le Gide et serais très désireux de le lire. Si Copeau s'est, plus ou moins, engagé avec Pourtalès (si l'on sait ce que parler veut dire) pas d'espoir en l'étable! [1] Je regrette de devoir attendre si longtemps avant de vous voir. Peut-être irai-je à Lausanne à la fin de la semaine.

Beaucoup d'amitiés
votre
PLM

---

[1] Pourtalès venait de traduire *La Tempête*. Copeau s'était intéressé à l'idée de monter cette traduction au Vieux-Colombier, comme en témoigne une lettre du 30 octobre 1923 adressée à Pourtalès:

> Il est certain que je monterai *La Tempête* au commencement de la saison prochaine si vous avez la possibilité de me la donner et que je la monterai avec passion et avec tous les soins imaginables.

Mais en mai 1924, il ferme son théâtre et cette mise en scène n'aura pas lieu. C'est Firmin Gémier, à l'Odéon, qui montera *La Tempête* en 1930.

[Nyon, 15 juillet 1924]

Mon cher Elie,

Vous avez été bien aimable de m'envoyer le Bal [1].
Je n'ai pas eu encore le temps de le terminer mais m'en promets quelques fêtes silencieuses.

Il m'est venu une idée à propos de la Tempête. Ne serait-il pas possible de toucher Morax (Mézières) via Ramuz?... Je finirai l'Acte IV cette semaine et vous l'enverrai complet. Je retouche en ce moment le Masque; et plutôt heureusement me semble-t-il.[2]

[...]

Beaucoup d'amitiés de votre
PLM

---

[1] *Le Bal du Comte d'Orgel*, avant de paraître en volume chez Grasset, a été publié dans la *Nouvelle Revue française* des 1er juin (pp. 694-733) et 1er juillet 1924 (pp. 49-99).

[2] Intermède dans la scène 1 de l'acte IV, avec l'apparition d'Iris, de Cérès et de Junon, pour célébrer l'union de Ferdinand et de Miranda.

Mon cher Elie

Cette traduction qui tandis que j'y travaille me paraît souvent insuffisante, je ne puis en la recopiant, m'empêcher de la trouver réussie, non sans quelque orgueil (irritant pour les autres... mais ne suis-je pas seul?)

La 1re partie du Bal est d'une singulière beauté. Chaque ligne y respire avec une telle égalité que l'on évoque malgré soi un jeune homme endormi - mais dont la main bouge. J'aimerai ce livre.

Corydon (merci de me l'avoir si promptement envoyé) il me semble que c'est un acte de courage manqué.[1] La partie scientifique bien naïve (quelle salade de références!) et la métaphysique plus naïve encore - même gênante. Ces pédérastes du Concile de Trente? Max Jacob montrerait ça sur une table de café - et puis basta, comme dirait le Pucci[2]. Et le reste est Charlus...[3]

Si Copeau est sincère, il acceptera ma leçon * ; si non il la trouvera mauvaise. Voilà le fond de ma pensée. Je vous envoie Mesure pour Mesure pour vous donner une idée de la manière de Pourtalès.[4]

toujours beaucoup d'amitiés
votre
plm

* Franchement, n'êtes-
vous pas de mon avis?
(Prière de lire à haute voix)

On m'apporte à l'instant votre petit paquet: mille mercis cher ami. Peut-être me trompé-je après tout. Je relirai Corydon par amitié pour vous -

---

[1] *Corydon* d'André Gide vient de paraître aux éditions de la Nouvelle Revue française.

[2] Le Pucci: neveu de Matthey.

[3] Allusion à *La Prisonnière* de Proust que Matthey vient de lire, alors qu'il séjournait à Alger:

> A Blida j'ai achevé *La Prisonnière*, non sans quelques frissons, écrit-il à Elie Gagnebin le 25 février 24. Cette déchéance de Charlus devenu pilier de «pissotière», filé par des voyous, abandonné, ne se maîtrisant plus, est sans doute une des peintures les plus poussées de celles que je n'ai jamais été voir dans les Louvres. Je ne m'en vante pas.

[4] *Mesure pour Mesure* a paru en 1921, à la Société littéraire de France.

[Nyon, 25 juillet 1924]

Mon cher Elie

Merci pour votre gentille lettre: je suis très content que ma tempête ait plu à Ramuz, content surtout qu'il ne connût pas l'autre: cela prouve que ma traduction se tient toute seule, même quand le souvenir des vers anglais - ou allemands! ne l'épaule pas dans l'esprit de mes bons amis (not to mention friendship and everything appartaining comme dit Prospéro).

Vous trouverez en même temps que ces lignes une enveloppe assez massive qui contient (frémissez!...) le IV^e^ Acte entier. J'ai retravaillé le Masque qui me paraît assez réussi. Les couplets de Junon et de Cérès veulent de la musique, il va sans dire.[1] En vue d'une représentation à Mézières, le Masque pourrait d'ailleurs être revu et augmenté (chœurs... etc.).

Quant à la scène en prose, elle me semble assez allante, coupée par les alexandrins doucement manqués de Caliban.

Je travaille en ce moment à la sc. 3 de l'Acte III.

beaucoup d'amitiés de votre
plm

vendredi.

---

[1] Cette scène suit l'intermède (scène 1, Acte IV).

Mon cher Elie

Voici l'Acte IV - quel travail - de copie!

Il me semble qu'il ne serait pas mauvais de le faire taper et de l'envoyer à Copeau avec le début d'acte V.

Quel est votre avis?

Je suis tout prêt à accueillir vos suppositions! Il en est une ou deux que je prévois! Je les inscris sur mon brouillon - pour vous confondre!!!

beaucoup d'amitiés
plm

[Nyon, 2 août 1924]

Mon cher Elie

Merci pour votre lettre et son contenu. Je n'y regarde pas d'aussi près! Je suis très heureux que vous soyez content – et vous l'avouerai-je? mais vous ne l'ignorez pas! – je le suis tout de même.

Je vous reste plus reconnaissant que vous ne l'imaginez, non pas, seulement!, à cause de ces vignettes discutables et utiles, mais parce que, d'une main amicale pesant sur mes épaules, vous m'avez rassis à ma table de travail.

Quelques erreurs de copie:
Acte IV, vers 32:... enfers enchaînée (et non pas déchaînée)
1er vers d'Ariel: En moins de temps qu'il ne vous faut pour...
Argent est bien le nom du klebs.[1]

Voici la dernière scène de l'Acte III. Elle est intéressante à cause des innombrables changements de ton. Les allitérations de Gonzalo: plus, plus d'un, plupart, sont voulues.
En anglais: Many, nay, almost any.[2]

Je pensais que vous n'aimeriez pas
Lente, à ne point venir! (Acte IV)
– j'ai donc perdu![3]

Je vais vous laisser quelque temps sans MS car j'ai l'intention de traduire en entier l'Acte II, le plus long de toute la pièce (après l'Acte I toutefois).

Qu'avez-vous pensé de la scène en prose? Est-ce assez franc?[4]

Quand vous verrai-je? Peut-être un jour avec R.[5]?

Beaucoup d'amitiés de votre
plm

N.B. vous remarquerez ici et là quelques vers qui sont plus du petit PL que du grand Will. Il m'a semblé que ce dernier les eût écrits si ça ne l'avait pas, sans raison, emm... id. les couplets de Junon dans le MASQUE!

2 Août 24.

[1] A la fin de l'acte IV, de nombreux Esprits entrent sous la forme de chiens courants qui harcèlent Caliban, Stéphano et Trinculo. Prospéro et Ariel les excitent:

Sus! Argent! Sus!

Ce qui deviendra dans les versions ultérieures:

Hardi! Furie! Hardi!

[2] Texte du manuscrit:

Monstres... mais remarquez! de manières plus douces
Et plus affables, que plus d'un d'entre les hommes
Que la plupart de nous, hélas!

Versions ultérieures:

Monstres, assurément!... Mais monstres plus affables
Que beaucoup de représentants de notre espèce,
Que la plupart d'entre eux, pour ne pas dire tous!

[3] Scène 1, Acte IV.

[4] Acte III, scène 2. (Voir pp. 122-130)

[5] Henri Rohrer (1893-1955), licencié ès lettres en 1921, chargé par Ramuz du secrétariat de la *Revue romande* et des éditions des Cahiers vaudois (1921-1922), chroniqueur littéraire pour la Suisse romande dans la *Bibliothèque universelle* (1924-1925), ami bellettrien d'Elie Gagnebin.

Mon cher Elie

Ces lignes pour vous avertir qu'une enveloppe jaune grand format repose sur votre table désertée.

Vous seriez aussi un ange de me prêter la dernière N.R.F. et la fin de Codine, et les derniers N^os^ parus de la Revue Européenne.[1]

[...]

Quel été! Je ne maigrirai point: mais mon humeur est au beau fixe.

Je travaille au 2^ème^ acte, ardu, mais réservant des beautés inattendues - Avez-vous aimé ma dernière scène?

beaucoup d'amitiés
plm

[1] *Codine* de Panaït Istrati paraît dans la *Revue européenne* des 1^er^ mars, 1^er^ avril et 1^er^ mai 1924, avant d'être publié chez Rieder à Paris en 1926.

La même revue publie entre autres, dans son numéro d'août, *Poisson soluble* d'André Breton et, de juin à septembre, *Le Paysan de Paris* d'Aragon.

[Nyon, 9 août 1924]

Mon cher ami

Je viens de finir de copier les pages ci-jointes et de pousser un soupir de soulagement

!.....

qu'ont dû recueillir les abonnés à la téléphonie sans fil.

Merci pour votre lettre et pour le bel Album Cocteau qui m'a fait plaisir surtout à cause des dessins de Radiguet et de la Petite Chaumière.[1] Merci aussi pour les revues qui m'intéresseront dès ce soir, où j'ai décidé de me reposer de la Tempête pendant quelques jours.

Pour moi Copeau est sans espoir: et Mézières? j'irai voir Ramuz la semaine prochaine et tâcherai de l'amener à m'en parler.

Voilà un MS bien volumineux, et me voilà bien dégoûté d'écrire.

beaucoup d'amitiés
plm

---

[1] Jean Cocteau, *Dessins*, Paris, Librairie Stock, 1923-1924. Cet album contient notamment huit silhouettes de Raymond Radiguet (pp. 26-41).

Mon cher Elie

Merci pour votre mot si gentil, pour Commerce, et pour le Cœur gros, et pour les deux bûcherons.[1] Voici la dernière enveloppe. Non, je ne suis pas détective amateur pour pousser un Ouf! quelconque. Vous savez comme moi que rien n'est jamais fini, et pour commencer à recommencer voici la 2e version de la scène d'amour[2]: moins belle, plus exacte, plus familière. Dites-moi votre impression. C'est un travail très difficile que ce remaniement d'un texte que la mémoire a impitoyablement gardé. Il s'agit de jouer faux (ou juste) une musique apprise par cœur (juste ou fausse). Dédale d'automne! Et au-dessus, nuées du départ.

[...]

En traduisant cet Acte V, j'ai été frappé par la beauté du soupir de Prospéro, après les exclamations de joie de Miranda au seuil d'un nouveau monde:

si simple: 'Tis new to thee.
(tis niou tou vîî)
= Il est neuf à tes yeux.

Tristesse de l'expérience! Avez-vous remarqué que dès le 2e Acte Miranda n'est plus jamais seule avec Prospéro?

J'irai à Lausanne jeudi prochain (passeport etc.). Rohrer m'a écrit pour me demander l'autorisation de faire quelques citations: je lui ai conseillé le 2me Song d'Ariel, le couplet de Caliban (III.2) et l'Adieu aux Esprits de Prospéro-Shakespeare.[3]

beaucoup d'amitiés de votre
plm

---

[1] Le premier numéro de *Commerce*, publié à Paris par les soins de Paul Valéry, Léon-Paul Fargue et Valery Larbaud, date de l'été 1924. Au sommaire: une lettre de Valéry, «Epaisseurs» de Fargue, «Le vice impuni, la lecture» de Larbaud, «Amitié du Prince» de Saint-John Perse et des fragments d'*Ulysse* de James Joyce.

Le Cœur gros, un roman de l'adolescence, de Bernard Barbey, Paris, Grasset, 1924.

Les deux bûcherons: allusion énigmatique.

[2] Scène 1, Acte III.

[3] Henri Rohrer fait paraître, avec une brève présentation, dans la *Bibliothèque universelle* de novembre 1924 le second chant d'Ariel (scène 2, Acte I):

Par cinq brasses de fond...

et le renoncement de Prospéro à ses sortilèges (scène 1, Acte V).

Pierre-Louis Matthey à Elie Gagnebin et Henri Rohrer

Chers amis

A Elie: merci pour votre lettre: j'ai reçu le pavé de Rivière sans sourciller. Il a raison, il y a une lourdeur dans la sc. 1 de l'Acte III:

...Miranda
Etant prince vous le savez... etc.

mais je ne l'avais pas attendu pour la découvrir[1]. Lui avez-vous fait tenir l'Acte IV? Si non, je l'absous. Si oui, je ne l'absous pas – cela ne l'empêchera pas de dormir d'ailleurs.

Copeau est bien gentil. Il a dû «viser» Prospéro et ses effets de basse.

Merci de toute la peine que vous prenez.

A Rohrer (qui a dû recevoir déjà une longue lettre débordante d'affection): je vous envoie ma meilleure scène: II.1, et espère que vous y prendrez plaisir.

A tous deux: je souhaite une bonne soirée et une longue vie heureuse!

votre ami plm

J'enverrai à Elie à Lausanne les deux scènes nouvelles: II.2 et III.2. Je travaille au 1er acte, très ardu, en ce moment.

---

[1] Elie Gagnebin a dû envoyer à Jacques Rivière, alors directeur de la *Nouvelle Revue française*, quelques scènes de la traduction de Matthey pour lui demander son avis.

Matthey corrige sur le manuscrit dactylographié:

Miranda

Je suis prince vous le savez et roi peut-être...

Ce vers ne sera pas modifié dans les versions ultérieures.

Pierre-Louis Matthey à Elie Gagnebin

Mon cher Elie

Voici la sc. 3 Acte III; imaginez que j'ai envoyé hier à Rohrer la grande scène du II pour que vous en puissiez parler ensemble: il vous la renverra sans retard j'imagine, avec quelques lignes qui vous étaient destinées.

Voici aussi 2 scènes nouvelles (celle que je vous ai lue à Avenex et la 2me sc. de l'Acte III). Votre dactylo novice aura de quoi s'exercer les doigts.

Les «obscurités» dont parle Rivière doivent être les apartés (non spécifiés dans mon texte) ou les phrases qui s'adressent à Ariel et que j'ai transcrites sans indications spéciales.

beaucoup d'amitiés
votre
plm

Elie Gagnebin à Jacques Copeau

Lausanne, 7 septembre 1924

Cher Monsieur,

Votre lettre m'a fait un immense plaisir. Je me suis demandé bien souvent, depuis le mois de juin, où en étaient vos arrangements, cherchant à imaginer le lacis de tracas que vous devez franchir pour réaliser cette idée si simple et si juste: une année de travail tranquille avec vos élèves. Et vous me dites que vous touchez au but! C'est une belle victoire. Comme il me tarde de vous savoir en Bourgogne, de vous y suivre en pensée, et d'y méditer une visite! Avec la crainte seulement de vous importuner...[1]

Je suis très heureux que vous ayez trouvé belle cette traduction de la Tempête, qui m'enchante. J'ai transmis tout de suite vos messages à P.L. Matthey, qui en a été très touché; c'est un encouragement incomparable. Il a travaillé avec ardeur tout l'été, et a presque terminé, mais il veut faire encore beaucoup de retouches. Dès que l'œuvre sera au point, je vous en enverrai un manuscrit complet; ce sera dans deux mois, je pense: les dernières mises en place sont longues et délicates, et Matthey est très attentif à conserver l'équilibre des scènes, le ton du langage de chacune. Merci mille fois de l'encouragement que vous lui donnez si chaleureusement.

Pour moi, je suis encore à courir la montagne (mieux vaudrait dire nager) armé d'un marteau destructeur. Je travaille dans l'inutile, et mon œuvre ne donnera de joie à personne - sauf celle que j'ai à la faire; il m'est d'autant plus nécessaire de me tenir près de ceux qui édifient des choses magnifiques. Et si je puis leur être de la moindre utilité, il n'y a pas pour moi de plus grand privilège.[2]

Dès que vous jugerez donc qu'une campagne peut être entreprise ici pour vous procurer un peu d'argent, n'hésitez pas à me la demander.

Veuillez dire mes amitiés à Michel et à Villard[3], à tous ceux de mes amis qui vous entourent. Et croyez-moi, cher Monsieur, votre très affectionné et dévoué

Elie Gagnebin

---

[1] Le 15 mai 1924, Jacques Copeau a fermé son théâtre, le Vieux-Colombier, et dispersé sa Compagnie. Il cherche à trouver loin de Paris un «lieu de refuge» favorable à la vie d'une école d'art dramatique. Sa famille, ses compagnons et ses élèves s'installent provisoirement au Château de Morteuil près Demigny (Saône et Loire).

[2] Rappelons qu'Elie Gagnebin était professeur de géologie à l'Université de Lausanne; auteur entre autres d'une *Histoire de la terre et des êtres vivants* (Lausanne, La Guilde du Livre, 1946). La géologie fut sa passion comme en témoigne cette lettre à Jacques Copeau du 20 septembre 1930:

> [...] j'ai passé un été merveilleux. Depuis plus de six semaines je suis entièrement seul à la montagne, à débrouiller la géologie d'un des coins les plus compliqués des Alpes. C'est un travail de chien de chasse et de cochon parmi les truffes, mais un travail passionnant. Et pour finir, à force de ruses et de mille détours, ces montagnes se laissent pourtant séduire et commencent à desserrer les dents. Ce sont alors des joies triomphantes. A grand peine je note tout cela sur une carte que je vous montrerai quand elle sera finie, et qui devient un puzzle ahurissant.

[3] Michel Saint-Denis, neveu et secrétaire de Jacques Copeau, et Jean Villard-Gilles, tous deux acteurs, metteurs en scène et animateurs de la future troupe des Copiaus.

Pierre-Louis Matthey à Elie Gagnebin

[Nyon, 10 septembre 1924]

Mon cher Elie

Il me semble qu'à nous deux nous peuplons l'espace étonné de mercis! A mon tour de vous renvoyer ces beaux volants multicolores! Les copies sont très nettes, votre lettre était charmante, et la vignette me sera des plus utiles! Merci (bleu!) Merci (rose!) et merci (vert!).

Morax m'a invité à venir le voir mardi – je vous raconterai. Serez-vous peut-être à Lausanne dans la soirée?

Imaginez que la grande scène d'exposition (I.2) me donne un mal infini – j'avance par bonds imperceptibles et syllabiques – en une semaine je totalise 22 vers!

Ce matin j'ai retravaillé le 'petit air' d'Ariel. Voici:

Venez! Venez jusqu'à cette plage!
Puis donnez-vous la main.
Révérence!... La mer est plus sage...[1]
Baiser!... Silence plein.
Dansez! Gambadez jusqu'au matin
...etc.

A cette leçon, deux avantages: 1° même coupe rythmique que l'original. 2° plus de correction dans les rimes. Qu'en dites-vous?

Et voici le 2e petit air dont la traduction manquait un peu de précision:

Par cinq brasses de fond, sous ces eaux
qui doucement déferlent
Ton père gît... Ses ossements sont des coraux
Et ses yeux devenus des perles...

Etes-vous d'accord? Ici aussi je me rapproche de la coupe rythmique de S. – Est-ce ma faute si cela rappelle un peu un quatrain de Toulet?? Mis en appétit, j'ai commencé à rimer l'Epilogue: je n'en cite rien: c'est einfach haarsträubend!

Vous avez corrigé ces copies avec une conscience admirable. Je vous signale cependant à la fin de la sc.1 (A. II) un 'résumons' à remplacer par réservons («Et dont nous réservons l'Avenir vous et moi»).

Au revoir mon cher Elie: cherchez un caillou bien poli (comme celui de Socrate) pour le jour où Copeau recevra notre Tempête.

beaucoup d'amitiés
pl.

10 7bre 1924

---

[1] Vers modifié au crayon par Elie Gagnebin en: «*La mer se fait sage...*». Matthey adopte cette correction.

27 7bre 1924
Avenex

Mon cher Elie

Je me demande si vous avez reçu ma dernière lettre (du début du mois): votre silence me paraît singulier.

Etes-vous à Lausanne?

Voici le travail de ces trois semaines: vous me direz votre impression – Inutile de faire taper ces fragments avant que j'aie terminé tout le 1er Acte. Qu'avez-vous pensé de la nouvelle leçon des chansons d'Ariel? Rohrer écrit peu, lui aussi; notre paquebot roule sinistre, et les aiguilles des ouvrages de ces dames

«luisent à contre sens de celles des averses».

Morax a été tout ce qu'il y a de plus gentil: il m'a confié sa traduction de la Tempête (celle qu'il voulait monter à Mézières) et je vous assure qu'elle est plus drôle que la mienne![1]

Amitiés
plm

---

[1] Morax n'a ni publié son texte ni monté de Shakespeare.

Cher ami

Voici enfin ce 1er Acte au point. Ce travail de retouches est ingrat; d'ailleurs comme dit France: travailler peu est assommant, travailler beaucoup, plus drôle.

Je pense partir vendredi prochain.

Je suis très étonné que Rohrer ne parvienne pas à me répondre. Il me cache quelque chose.

Avant mon départ je vous enverrai les 4 autres Actes où il y a d'ailleurs moins à reprendre.

Donc copie avec interlignes, noms des personnages au-dessus de leurs paroles (petites majuscules), indications de mise en scène: petites majuscules pour le Décor, les autres entre parenthèses, axées sur le milieu de la page.

Cela serait bien embêtant si Pourtalès publiait avant la mienne sa leçon.[1]

beaucoup d'amitiés
plm

Rivière réfléchit encore
toujours rien.[2]

Je préfère la sc. 1 simplifiée, plus «transposée» mais il me semble plus directe. –

---

[1] Et pourtant... Guy de Pourtalès publiera en 1928 sous le titre *Trilogie shakespearienne* ses traductions de *Mesure pour Mesure*, *Hamlet* et *La Tempête* (Paris, Librairie Gallimard).

[2] Peut-être Matthey a-t-il proposé à Jacques Rivière de faire paraître quelques scènes de sa traduction dans la *Nouvelle Revue française*. Cependant il n'y a nulle trace de Matthey dans les archives Jacques Rivière.

[Nyon, 22 octobre 1924]

Mon cher Elie

Ai-je réussi à vous cacher mon état d'extrême dépression? j'en doute, et ma grippe est un prétexte à sombres humeurs: je ne desserre vraiment les dents que chez le dentiste.

J'ai bien reçu ce matin la belle copie noire et rouge que j'ai envoyée aussitôt à Rivière avec un mot aussi peu «Artaud» que possible. Merci aussi beaucoup de m'avoir fait expédier l'Egoïste. Cette traduction est molle et approximative, et pourtant! Pourtant! Elle eût gêné Proust de son vivant... plus que l'original dont le style est tellement plus catégorique que celui de Marcel, plus impérieux, plus solitaire. Le couplet de la Jambe, trad. Canque, pourrait être interpolé dans Sodome, sans disparate. Entre parenthèses: qu'il est brillant![1]

J'ai retravaillé ce matin la scène 1 Acte III.[2] Je la veux plus précise et plus familière. Au fond j'envoie toute cette traduction au diable! O dieux! qui m'eût dit, quand j'avais 18 ans, que je me contenterais d'œuvres de seconde main! Ce devin je l'aurais traité de calomniateur!

Elie je suis vieux, usé, jaloux, assez méchant. Oubliez cet aveu: je n'aime plus que les lits, gentils tombeaux où l'on bouge encore (si peu que ce soit!), seuls meubles de mon avenir désolé.

Six mois passés encore! Avenex s'effrite; Suzanne perd toute énergie; Tommy amoureux me torture d'étourderies[3]: je le préfère gai: je l'ai été plus, mille fois - sombre, plus difficile à mesurer. J'ai plus envie de m'oublier que - n'importe qui dont la mémoire est toujours restée lucide -

votre vieil ami
pl.

Je vous propose pour le début de l'Epilogue:

Adieu charmes! Adieu sortilèges!
Je renonce à tous mes privilèges!
Devant vous, faible et nu... etc.

---

[1] George Meredith, *L'Egoïste*, comédie sous forme de récit, trad. Yvonne Canque, Paris, Gallimard, 1924.

Pierre-Louis Matthey fait allusion au chapitre II qui présente le héros du livre, le jeune Sir Willoughby Patterne, en une suite comique de variations sur le mot d'un des personnages: «On voit qu'il a de la jambe».

[2] Scène où Ferdinand et Miranda se déclarent leur amour.

[3] Sœur et frère du poète.

Elie Gagnebin à Pierre-Louis Matthey

Dimanche soir 26 octobre [1924]

Mon cher Pierre,

De tout le jour je n'ai pu trouver le temps de vous écrire, mais qu'au moins ma submersion ne retarde plus ce petit envoi déjà si tardif.

Je ne puis rien pour votre tristesse, mais je l'envie: elle mesure votre grandeur. Journal de Baudelaire. Ses traductions valent-elles la vôtre? Trois volumes de vers à trente ans: les médiocres seuls en ont fait davantage. J'en parle à mon aise et de loin? non, parce que je vous aime, Pierre, et que cette après-midi où vous m'avez associé à

votre simple travail de retouche et d'indications de scènes m'a laissé la joie d'un séjour en un monde où je n'ai pas accès, dont pourtant je sens la cruauté comme la splendeur.

J'espère vous revoir bientôt. Merci encore mille fois

Votre ami

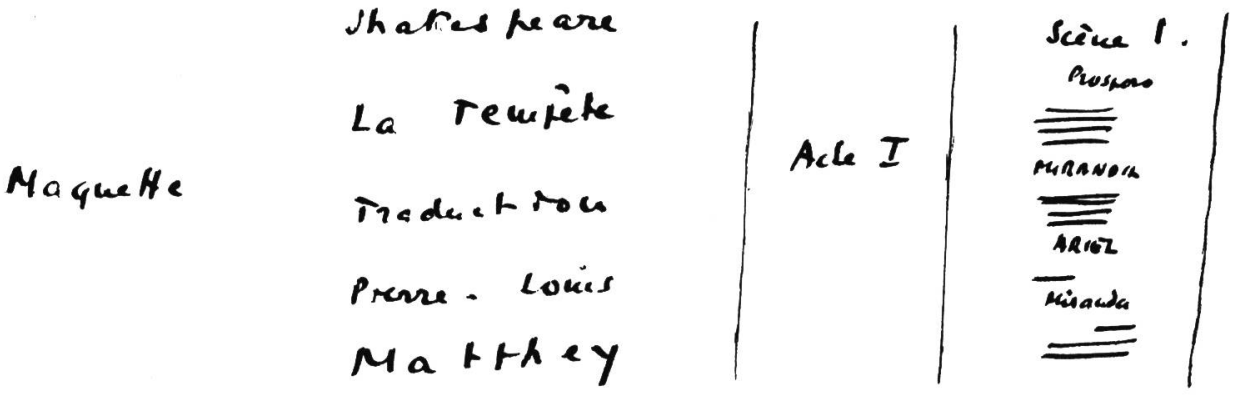
Pierre-Louis Matthey à Elie Gagnebin

Mon cher Elie

Enfin! Le Ouf! du mauvais détective. Je lance toutes ces feuilles derrière moi!

Une copie interlignée serait du luxe. A quelques détails près j'estime ma leçon définitive. Ce sera affaire d'épreuves. Pour l'instant merde et adieu à Shakespeare.

Vous pouvez faire taper 10 ou 12 exemplaires de la brochure (j'aimerais une petite couverture de papier vert pâle: mes deux prénoms derrière mon nom):



So I was.

Est-ce vous qui dictez? Une dactylo aura quelque peine à se retrouver dans le maquis de mes béquets.

Quelle conscience!

Je ne pars finalement que jeudi matin et serai mercredi soir à Lausanne. Rendez-vous 7 h. et demie Saint François.

Amitiés de votre
plm

Voilà donc achevée la traduction de *La Tempête*, et dactylographiée à une douzaine d'exemplaires. Une traduction laborieuse, comme on l'a vu, constamment reprise, soumise à la critique sans complaisance d'Elie Gagnebin. Qu'en faire maintenant? En attendant un éventuel retour de Copeau à la scène, pourquoi ne pas la publier? Par l'intermédiaire de son ami Henry Poulaille, Ramuz tente une ouverture du côté de Grasset qui vient d'éditer *La Guérison des maladies*:

> [...] est-ce qu'on peut vous envoyer, pour Grasset, une traduction de Shakespeare que je trouve très belle. Il s'agit de la *Tempête*. Elle est de P. L. Matthey qui a collaboré aux *Cahiers Vaudois* (vous vous souvenez peut-être de lui). C'est une traduction littérale, vers à vers, et dans la forme même qu'ils ont dans le texte original, et elle est déjà à peu près retenue par Copeau pour ses spectacles de rentrée. De toute façon il me semble qu'il faudrait tâcher de lui faire un sort. Je sais bien qu'elle ne rentre «guère» dans le genre de la maison. La vraie solution aurait été, je pense, les *Cahiers Verts* (Browning, Goethe) mais... Enfin je vois tous les empêchements qu'il y a; ils ne me semblent pourtant pas insurmontables. Il faut donc que je vous prie de bien vouloir jeter un coup d'œil sur ce texte dès que vous aurez un moment, et, cas échéant, de le faire lire, en poussant aux roues, si possible.[1]

Cette initiative échoue. Des démarches sont faites aussi auprès des Editions du Siècle où Rohrer a ses entrées[2], assez prometteuses pour que celui-ci ne craigne pas d'annoncer aux lecteurs de la *Bibliothèque universelle* en novembre 1924:

> Cette nouvelle traduction de *La Tempête* paraîtra prochainement. Pour la première fois une pièce de Shakespeare est rendue en français avec les inflexions du texte original, vers pour vers, rime pour rime, prose pour prose, dans toute leur qualité et leur accent. Vrai tour de force (p. 370).

Mais ce projet n'aboutit pas. Matthey fait part à Gagnebin de ce qui a pu être un malentendu: «Péguy m'écrit que mon MS n'a jamais passé à l'imprimeur» (carte sans date). Puis il confirme l'échec, le 7 mars 1925:

«Donc mon MS dormira avec cette gentillesse des choses...»

Et le 2 avril, il se résigne à ce qu'il n'en soit plus jamais question:

«N'envoyez à personne mon MS c'est du temps perdu.»

---

[1] Lettre à Henry Poulaille, 22 février 1925. In C.F. Ramuz, *Lettres*, II, Etoy, Les Chantres, 1959, pp. 164-165.

[2] Dirigées par Marcel Péguy, les Editions du Siècle publieront en 1926, sur l'initiative d'Henry Poulaille et d'Henri Rohrer, le *Pour ou Contre Ramuz*.

Si le texte de Matthey pouvait paraître à la Cité des Livres, sous votre patronage, alors tous mes échecs auraient été providentiels, et je me féliciterais de mes maladresses.

Elie Gagnebin à Jacques Copeau, 3 mai 1929

2.

Prospéro (il paraîtra dans le prochain no. d'*Aujourd'hui* augmenté de 4 quatrains qui ne figurent pas dans l'édition de la *Tempête*) la revoici, légèrement modifiée :

Me revoici, chétif, sur cette rive extrême ...
Quelle naissance en moi, triste et confuse, point ?...
Suis-je près de moi-même ?
En suis-je encore loin ?...

J'espère que vous avez bien reçu mon MS. et ma lettre et serai très heureux d'avoir votre impression sur mes dernières corrections : je voudrais que mon texte tout entier vous plût, mais pour vous, d'abord — pour moi, ensuite !

Croyez, cher monsieur, à mes sentiments fidèles d'admiration

pierre louis matthey

Les années 1925 à 1930 correspondent pour Matthey à des années d'oisiveté tournées vers les plaisirs et les voyages. La correspondance avec Elie Gagnebin se fait rare: messages succincts, cartes postales, signes d'amitié, au fil des déplacements. En 1926: Tunis, puis la Corse et la Sardaigne; en 1927 et 28: le Midi de la France – Toulon, Nice, Marseille; en 1929: le Maroc et l'Algérie. «Me voici de nouveau sous des palmiers et au bord d'une mer apprivoisée. Je me baigne, et ça suffit», écrit Matthey à Elie Gagnebin, de Juan les Pins, en 1928. Désœuvrement et sensualité marquent cette période transitoire, que ne vient rompre aucune publication, même en revue.

La recherche d'un éditeur pour *La Tempête* apparaît d'autant plus importante aux yeux des amis de Matthey qu'elle coïncide avec ces années d'errance et, en quelque sorte, de désert poétique. Une telle publication rendrait à ce silence, derrière une légèreté tout apparente, son véritable enjeu. Matthey pressent d'ailleurs les malentendus, même avec Elie, l'un de ses plus fidèles amis:

«J'ai l'impression assez curieuse que nous ne nous entendons plus du tout, vous avec vos faux dieux et moi avec mes cures solaires et mes loisirs creux. Vous me direz: tout au contraire, car, depuis deux ans, il vous est venu le goût pervers de ne plus m'approuver. N'oubliez pas que dans mes ruches souterraines le travail continue. Des papillons se posent sur les yeux des morts» (2 août 1926).

Copeau de son côté, qui a fermé son théâtre en mai 1924, renonçant pour un temps à l'activité scénique, se consacre à des travaux de recherches avec son Ecole d'art dramatique, à la réflexion personnelle, et, pour survivre, à des tournées de conférences et de lectures. C'est ainsi qu'il lit en public, sur manuscrit, la traduction de Matthey, à Lausanne en février 1927 et à Neuchâtel en février 1930. Pour le reste, ses projets demeurent flous. Sans théâtre et sans attache, loin de Paris, le plus souvent itinérant, Copeau ne peut, pour une éventuelle mise en scène de *La Tempête*, que risquer des espoirs, esquisser des promesses.

Gagnebin se sent désormais responsable du sort de cette traduction et met tout en œuvre pour la voir paraître. C'est finalement l'éditeur parisien Roberto Corrêa qui la publie, encouragé par Albert Béguin, en décembre 1931.

Matthey soumet alors à Copeau son manuscrit, soucieux d'en corriger toutes les imperfections sous le regard critique du dramaturge; cette mise à l'épreuve va devenir en réalité le point de départ d'une relecture complète de sa propre traduction, qui le conduira à d'importantes variantes:

«Mon travail de révision m'a mené plus loin que je ne le pensais moi-même, plus loin que vos traits de crayon discrets ne cherchaient peut-être à m'emmener!» (3 novembre 1931)

«Pour rendre le théâtre à lui-même, il n'est besoin que de le rendre au poète», proclamait Copeau en 1920. La traduction de Matthey allait réaliser ce rêve. Copeau connaît par expérience les difficultés irréductibles d'un texte de Shakespeare, ayant lui-même traduit pour la scène avec Suzanne Bing *Le Conte d'hiver* en 1924. Mais à la lecture du manuscrit de Matthey, c'est l'enchantement. Conquis par l'audacieuse liberté de la version française – seule justice possible au texte original – il en écrit la préface et tente d'expliquer l'extraordinaire magie de cette nouvelle *Tempête*:

> M. Pierre-Louis Matthey est poète. En traduisant *La Tempête*, avec une maîtrise dont on va juger, il semble qu'il ait voulu faire de la beauté shakespearienne une beauté française. Il s'élance sur cet océan. Il ne s'y engloutit pas. Et, grâce à des charmes, quand il en sort, ses vêtements de poète français, comme ceux des naufragés du conte, «tout trempés qu'ils aient été par les embruns, n'ont rien perdu de leur fraîcheur ni de leur éclat».
>
> M. Pierre-Louis Matthey est poète et linguiste. Comme traducteur, il se tient à mi-chemin des procédés du linguiste et de ceux du poète. Il comprend bien le texte et, sûr de le comprendre, refuse de s'y asservir. Plutôt que de s'égarer, il côtoie. Sa méthode - ou son humeur - semble être de se poser sur le texte, de s'y appuyer, d'y cheminer un instant, puis de reprendre essor dans sa propre langue et selon son propre génie. Il a le mérite de ne point faire de sa syntaxe un négatif, ou une caricature de l'anglaise. Il a la hardiesse de ne se point laisser intimider, embarrasser par la phrase du poète. Il lui échappe, s'en délivre, la survole. Mais toujours

d'assez près pour être touché par son reflet. Il n'hésite pas à reconstruire, à regrouper les idées et les images sous une forme neuve, presque toujours inspirée par le besoin d'un mouvement qui lui permet le maximum d'aisance et de naturel, qui lui donne de l'air et de la clarté ; forme qui est à lui, qui jaillit de lui, au contact du génie shakespearien et participe d'une poésie en quelque sorte indivise entre les deux poètes. De là que sa réplique, en changeant d'accent mais non pas de ton ni de sens, reste si ferme, si décidée, si dessinée, et que la voix et le jeu, au moment venu, s'y appuieront solidement. M. Matthey interprète, allège, omet, tantôt développe et tantôt raccourcit, explique un peu, transpose des rythmes, réinvente des attaques, fait sa musique avec celle de Shakespeare, et ne laisse pas que l'une soit jamais couverte par l'autre. Au moment où toute parole traduite, arrachée à la chaleur natale, subit une déperdition que nulle fidélité textuelle n'arrive à compenser, M. Matthey repoétise (pp.14-15).

Pierre-Louis Matthey

LA TEMPÊTE

de

Shakespeare

INTRODUCTION DE JACQUES COPEAU

1932
Éditions R.-A. Corrêa
PARIS

Elie Gagnebin à Jacques Copeau

Lausanne, vendredi soir 3 mai 29

Cher Monsieur,

Mon libraire, chez qui j'allais quérir aujourd'hui le texte de Piachaud, m'a appris que la Cité des Livres annonce la publication des œuvres complètes de Shakespeare, sous votre direction.[1] J'ai eu un extrême plaisir de cette nouvelle, et je voudrais bien que sa réalisation soit prochaine. Mais puis-je vous demander si vous avez choisi déjà parmi la quinzaine de traductions de La Tempête dont vous m'avez parlé? En tous cas je tiens à vous dire que celle de Matthey n'a encore paru nulle part. J'ai cherché à la faire publier ici dans une collection que dirige Ed. Gilliard, mais sans obtenir de promesses positives.[2] Je me proposais d'insister, de faire marcher si possible aussi Mermod. Mais s'il y a quelque chance pour que vous la proposiez à la Cité des Livres, ce serait évidemment bien préférable, et je me tiendrais coi.

J'ai des remords à l'égard de cette traduction; j'ai harcelé Matthey pour qu'il la fasse; il comptait que je me démènerais pour la publier. Mais je ne connais pas d'éditeurs, je suis d'une maladresse incroyable pour suggérer efficacement et j'ai horreur de solliciter. Bref, les quelques efforts que j'ai faits n'ont jusqu'ici rien donné. En lisant, dans la collection Koszul, la traduction de Joseph-Aynard, j'en aurais pleuré de dépit, parce que si j'avais connu Koszul, si j'avais su m'y prendre, j'aurais peut-être pu substituer les beaux vers de Matthey à la versification insipide et grotesque qui gâte ce joli petit livre.[3] Mais si le texte de Matthey pouvait paraître à la Cité des Livres, sous votre patronage, alors tous mes échecs auraient été providentiels, et je me féliciterais de mes maladresses.

Je tiens aussi à vous dire encore toute ma reconnaissance et mon admiration pour votre lecture d'hier. Je n'ai pu penser qu'à cela tout le jour, à travers tout mon travail. Les scènes du 4e et du 5e acte surtout, je n'imaginais pas qu'on pût les rendre à la lecture avec cette intensité d'émotion et cet accent dramatique; c'était prodigieux. Je vois que Bridel parle d'une «étude psychologique»! Vraiment, qu'est-ce qu'il lui faut![4]

Je vois que je ne pourrai pas venir à Yverdon comme je l'espérais, et je le regrette vivement.[5] Mais je n'oublie pas le plaisir que j'ai eu à vous voir hier si agréablement.

Croyez-moi, cher Monsieur, votre très reconnaissant et affectionné

Elie Gagnebin

---

[1] *Othello*, trad. René-Louis Piachaud, Genève, La Petite Fusterie, 1925. La Cité des livres projetait sans doute d'éditer, suite à Molière, les œuvres complètes de Shakespeare présentées par Copeau. Ce projet n'a jamais été réalisé.

[2] Les Editions des Lettres de Lausanne, créées par Gilliard en 1928, avaient déjà publié six ouvrages, dont le *Prométhée* d'Eschyle dans une traduction d'André Bonnard.

[3] Edité, sous la direction de A. Koszul, par la Société des Belles-Lettres, Paris, 1927.

[4] Jacques Copeau a lu le 2 mai à Lausanne des fragments d'*Othello* dans la version française de R.-L. Piachaud. G. Bridel, dans la *Gazette de Lausanne* du 3 mai, après avoir loué chez Copeau l'extraordinaire métier de lecteur, exprime sa déception quant à cette soirée:

> La lecture à une voix d'œuvres dramatiques est un jeu difficile où Copeau s'est acquis une renommée insurpassée. [...]
>
> Jeudi, pourtant, j'ai été déçu. Fatigué, sans doute, par sa tournée, le fondateur du Vieux-Colombier n'a pas paru aussi maître de soi qu'à l'accoutumée. Tout ce qui est pur métier, adresse rouée, procédés de diction a pris le pas sur l'expression pure au dam de la sincérité, de la vérité dramatique. Et l'admirable étude de psychologie que Shakespeare a dressée dans le moule d'une langue toute nourrie de résonances et d'échos profonds, n'a pas trouvé, jeudi, une interprétation sans reproche.

[5] Jacques Copeau y lit le 5 mai *L'Ecole des maris* et *Le Médecin malgré lui* de Molière.

Lausanne, le 1er juin 1929

Cher Monsieur,

Je suis très honteux de ne pas vous avoir encore remercié de votre lettre si amicale[1]; j'ai fait un petit séjour à Paris la semaine dernière, et c'est toujours comme le passage de la Mer Rouge; il faut accumuler les flots de besogne de part et d'autre. J'ai vu un instant Chavannes et j'ai pu lui dire en quelques mots, sans être blessant, ce que je pensais. Il a eu l'air convaincu, mais sait-on jamais? Il n'a rien discuté, en tous cas.[2]

Quant au contenu de votre lettre, il m'a fort chagriné, non tant pour Matthey que pour moi-même. Car j'espérais enfin une collection des meilleures traductions de Shakespeare, et vous étiez le meilleur juge que je connaisse. J'aime bien les livres de Fosca, mais hélas je suis certain que ses traductions ne pourront être que médiocres, ou pires. Il n'a pas la force qu'il faut, il en est absolument incapable. Il est très honorable d'être Fosca, mais il est criminel de croire que cela suffise pour traduire Shakespeare. Simplement, il se couvrira de ridicule. Et je regrette, je ne puis vous dire à quel point, de voir votre nom associé à pareille gageure. Heureusement que vous me dites que l'accord n'est pas définitivement conclu.[3]

Pour Matthey j'ai confiance; l'étude que j'ai refaite de son texte il y a un mois, à l'occasion d'une lecture, m'a convaincu que son heure viendrait sans aucun doute, et qu'il n'a rien à redouter de la concurrence ni du temps, bien au contraire.

Et l'espoir que vous la jouerez, cette Tempête, peut-être un jour, c'est déjà de quoi alimenter ma patience. Vous êtes seul à pouvoir monter La Tempête en France: là aussi, il n'y a rien à craindre. Ce jour-là, si je ne suis pas à Paris c'est que je serai bien malade. Mais ma santé est redevenue si bonne que je pense à peine que cela puisse de nouveau m'arriver.

Veuillez, cher Monsieur, me rappeler au souvenir de Madame Copeau, et dire mes plus vives amitiés à toute la troupe. Et croyez-moi votre très reconnaissant et tout dévoué

Elie Gagnebin

---

[1] Les lettres de Jacques Copeau à Elie Gagnebin n'ont pas toutes été conservées.

[2] Le banquier Marc Chavannes, neveu du dramaturge Fernand Chavannes, grand ami des arts et mécène, installé à Paris. Il perdra sa fortune lors du krach de Wall Street, en 1929.

[3] Ce projet des œuvres complètes de Shakespeare, à la Cité des Livres, avec la collaboration de François Fosca, ne se réalisera pas. Par contre *Les Tragédies* paraîtront en 1939 à l'Union latine d'Editions, dans une traduction littérale de Copeau avec la collaboration de Suzanne Bing.

Lausanne, le 18 juin 1929

Cher Monsieur,

Merci de votre lettre, qui encourage tant d'espoirs. Réunirez-vous aussi en volume vos notices sur Molière?[1] Comme je ne les ai pas encore lues, vous ne me croirez pas si je vous dis que j'attends avec impatience celles que vous préméditez sur Shakespeare – c'est pourtant la vérité, et je souhaite de tout cœur que vous puissiez y travailler cet été. Pour le texte de Matthey, c'est promis, je vous tiendrai au courant de toute velléité de publication. Mais il ne vous «échapperait» pas pour être publié!

J'ai vu par Rohrer que Michel et Villard étaient à Paris, et que Villard avait trouvé un engagement chez de Courville. Je pense comme vous que c'est un bien. Pourtant je suis certain qu'ils vont avoir un temps très dur. Sortir du Vieux-Colombier, que pourraient-ils trouver à Paris qui les satisfasse? Mais c'est de cette insatisfaction même, et du dégoût dans lequel ils vont vivre avec beaucoup de peine, que peut naître un nouvel élan lorsque vous pourrez les regrouper à Paris.

Rohrer me dit aussi qu'ils ont revu Chavannes, et ont relié amitié avec lui. J'en suis très content, parce que Chavannes a les meilleures intentions du monde, et qu'il dispose d'une grande force. Mais il est bigrement difficile d'être miglionnaire, et je ne l'envie pas. Il ne faut pas que l'argent dépasse la puissance du cœur. Pour moi il est facile d'avoir plus de cœur que d'argent, mais pour lui, ce serait un héroïsme qu'on ne peut imaginer sans défaillances. Je suis pourtant convaincu qu'il fait effort pour y arriver.

Au revoir, cher Monsieur, et merci encore.
Votre très affectionné

Elie Gagnebin

---

[1] Les *Oeuvres complètes* de Molière paraîtront à la Cité des Livres en 10 volumes, avec une introduction et des notes de Copeau (1926-1930).

Pierre-Louis Matthey à Jacques Copeau

[Lausanne] Jurigoz
Chemin de Montchoisi
25.II. 1931

Cher Monsieur

Ce sera pour moi un très grand plaisir, et durable, de voir ma version de la Tempête paraître avec une préface signée par vous. Veuillez bien trouver ici mes plus chaleureux remerciements.

Cette traduction a été faite pour vous et en pensant à vous, avec l'espoir qu'elle serait jouée un beau soir par vous-même à la tête de votre troupe. Cet espoir, je veux le conserver encore tout vif, et c'est toujours de votre voix que mon texte attend l'ampleur et la clarté qu'il n'a peut-être pas toujours atteintes.

Croyez cher Monsieur à mes profonds sentiments de reconnaissance et à mon admiration fidèle [1]

pierre louis Matthey

---

[1] Les lettres de Jacques Copeau à Pierre-Louis Matthey n'ont pas été retrouvées, à l'exception de celle du 15 octobre 1935.

Jacques Copeau à Elie Gagnebin

[Pernand - Vergelesses] Ce 10 mars 1931.

Mon cher ami,

Je suis trop heureux d'aider un peu pour ma part à mettre au jour la traduction de votre ami Matthey. J'ai eu un peu de peine à m'entendre avec l'Editeur. Mais je crois maintenant que c'est chose faite, s'il m'accorde le délai que je lui ai demandé (fin Avril). Mais il ne faut vous attendre à rien d'extraordinaire car tout ce que désire Monsieur Corrêa c'est une appréciation sur la Traduction elle-même. J'aurais eu d'ailleurs de la difficulté à donner autre chose sans éveiller la susceptibilité de la Cité des Livres.

Je suis bien heureux et bien flatté que vous preniez plaisir à la lecture de Molière. C'est un travail qui malheureusement a été trop haché par les circonstances. Et j'aurais voulu faire beaucoup mieux. Je le complèterai plus tard. Mais tel qu'il est, je crois qu'il a mis en circulation certaines idées, certaines vues à en juger par le nombre de gens qui les ont reprises depuis, sans d'ailleurs indiquer d'où elles leur venaient. Faire la même chose pour Shakespeare, et mieux, c'est un beau rêve. Mais il y faudrait des années!

J'espère, mon cher Gagnebin, que la vie nous favorisera et que nous nous reverrons un jour.

Croyez à mon affection.

Jacques Copeau

Pierre-Louis Matthey à Jacques Copeau

Berlin 13 mai 1931
3 Am Reichstagüfer 3
c/o von Saücken

Cher Monsieur

Ce n'est qu'hier matin que j'ai reçu votre billet si simplement amical, et la copie de votre préface que j'aime beaucoup: elle a la couleur même de votre voix, et pressante, ingénieuse, criblée d'éclairs malicieux, elle reste dans la mémoire comme le plus précieux des «instants de conversation». - Un très profond merci.

Que me répondrez-vous si je vous avoue que j'aimerais que les quelques phrases qui concernent mes défaillances, disparussent? mais pour cela il faut que je sollicite votre aide, votre collaboration... Seriez-vous peut-être assez secourable, assez fraternel, pour me signaler les passages où vous estimez que j'ai «failli»? [1] Je voudrais que non pas seulement le rôle de Caliban, mais du moins celui de Prospéro - le vôtre - vous satisfasse sans réserves.[2] Quant à l'épilogue, je n'en ai jamais été content tout en avouant que même dans le texte original il me semble être plutôt un indice de fatigue de Prospéro... Prospéro à bout de souffle... Après le sublime: «Il est neuf à tes yeux»[3] le mage n'est plus que ce vieillard toujours disert mais un peu las... Selon votre excellente formule, oui, j'ai bien cherché à faire de

la beauté shakespearienne une beauté française... Mon ambition, si les textes sont en quelque sorte pondérables dans les balances de l'esprit, a été de donner à ma traduction le poids même de l'œuvre de Shakespeare. Des faiblesses shakespeariennes j'ai aussi cherché à faire des faiblesses françaises! J'aime trop les rocailles que Prospéro roule dans sa gorge - par moments il est assez Norpois! - pour l'inviter à éclaircir sa voix en toussotant discrètement... Ne pensez-vous pas que nous ne sommes saisis par la grandeur de certains vieillards que parce que nous n'avons plus confiance en eux?... L'instant où ils nous dépassent, notre surprise est double d'avoir deux distances à combler: celle qui allait de nous à eux, et celle qui s'est brusquement ouverte entre eux-mêmes et leur ciel...

Veuillez croire, cher Monsieur, à mes sentiments tout particuliers de reconnaissance et d'admiration

pierre louis Matthey

- Ce mot «édulcorer» m'inquiète un peu... je vous en prie: ne m'aiderez-vous pas à le faire disparaître?...[4]

---

[1] Les réserves qu'a pu formuler Copeau disparaissent par la suite, laissant une préface au ton inconditionnel. L'achèvement définitif de la pièce, Copeau le confie au théâtre: «S'il reste quelque chose à faire c'est le travail de la scène qui y pourvoiera...» (éd. Corrêa, introduction, p. 15).

[2] Matthey fait sans doute allusion au passage de la préface où Copeau se compare lui-même à Prospéro, lorsqu'il ferma son théâtre, en mai 24:

> M. Matthey ne travaillait pas dans le vide. Il me destinait son ouvrage. Je lui dois un remerciement public, avec une excuse. Il m'apporta malheureusement cette *Tempête* dans le moment où je dispersais mes acteurs, ainsi que Prospéro lui-même congédie ses esprits... (id., p. 16).

[3] Prospéro s'adresse à Miranda qui s'émerveille du monde et des humains (Acte V, scène 1).

L'Epilogue sera maintes fois repris et modifié par Matthey, comme en témoignent les trois versions publiées. (Cf. pp. 132-141)

[4] Un terme utilisé sans doute par Copeau dans sa toute première préface et qui n'apparaît plus dans le texte publié.

Jurigoz 3 nov. 1931

Cher monsieur,

Voici enfin votre manuscrit avec tous mes remerciements pour me l'avoir prêté, et toutes mes excuses pour les corrections superposées, les ratures, les béquets dont je l'ai balafré! Vous constaterez que mon travail de révision m'a mené plus loin que je ne le pensais moi-même, plus loin que vos traits de crayon discrets ne cherchaient peut-être à m'emmener! Mais souvent une seule réplique modifiée exige le regroupement de la tirade qui la suit, et le texte dont on se rapproche un instant, change soudain de relief et vous réaccapare pour des heures!

J'espère, cher monsieur, que vous serez satisfait de cette «leçon» nouvelle. Vous le verrez, j'ai surtout cherché à donner plus d'aisance aux scènes d'action, plus de mouvement et de couleur aux scènes comiques, plus de carrure aux alexandrins. Je crois m'être modelé plus fidèlement au texte original, renonçant ici et là à des vers que certains de mes amis regrettent, à des vers bien sonnant, peut-être trop bien sonnant... J'ai simplifié et redressé – mais que de «je»!

Voulez-vous être assez aimable pour me dire ce que vous pensez du nouvel Epilogue? Après plusieurs essais peu satisfaisants, je me suis délibérément éloigné du texte (faible, d'ailleurs, et certainement apocryphe) et ai écrit les strophes que vous lirez. (Les 3e et 4e vers du 1er quatrain ne sont pas encore tout à fait au point) – Après avoir glissé mon MS. empaqueté dans la boîte, je ne suis demandé – trop tard – si je n'avais pas oublié d'y glisser la dernière version de la chanson du matelot dont le 1er couplet doit commencer par:

La Muriel, la Margot, la Magie
Aiment pour leur odeur de goudron
Capitaine, pilote et vigie...[1]

Si je ne l'ai pas fait, je vous en enverrai copie.

Permettez-moi de vous remercier enfin de vos suggestions qui m'ont été des plus précieuses et d'espérer que je les ai interprétées dans votre sens. En corrigeant les épreuves, je polirai encore ici et là... A propos du «pun» sur dolour et dollar, l'acteur chargé du rôle de Gonzalo devait dans mon esprit prononcer le mot «douleur» d'une façon affectée – avec un peu d'accent anglais! – pour amener le «dollar» de Sébastien. J'ai cherché autre chose, mais sans trouver rien d'assez spontané.

Veuillez croire, cher monsieur, à mes sentiments profonds de reconnaissance, et à ma fidèle admiration

pierre louis Matthey

---

[1] Acte II, scène 2; réplique de Stéphano, constamment modifiée d'une version à l'autre.

Jurigoz
16 novembre 1931.

Cher monsieur

Au cours de la correction des 1res épreuves, il me semble avoir trouvé enfin une traduction plus satisfaisante des quelques répliques qui tournent autour du «pun» sur dollar et dolour.
Voici ce nouveau texte:

Gonzalo

...Ceux qui tendent la main, Sire, aux peines qui passent
Peuvent-ils s'étonner de recevoir toujours...

Sébastien

Un Dollar?

Gonzalo

C'est presque juste... Un ton plus bas... Une douleur!

Sébastien

Je ne vous savais pas l'oreille si fine! – [1]

Quant à la 1re strophe de l'Epilogue dit par Prospéro (il paraîtra dans le prochain No d'Aujourd'hui augmenté de 4 quatrains qui ne figureront pas dans l'édition de la Tempête) la revoici, légèrement modifiée:

Me revoici, chétif, sur cette rive extrême...
Quelle naissance en moi, triste et confuse, point?...
Suis-je près de moi-même?
En suis-je encore loin?...[2]

J'espère que vous avez bien reçu mon MS. et ma lettre et serai très heureux d'avoir votre impression sur mes dernières corrections: je voudrais que mon texte tout entier vous plût, mais pour vous, d'abord – pour moi, ensuite!

Croyez, cher monsieur, à mes sentiments fidèles d'admiration

pierre louis matthey

[1] Acte II, scène 1. Version définitive, conservée dans les trois éditions.

[2] *Aujourd'hui*, 19 novembre 1931.

Cette version plus développée de l'Epilogue, nouvelle par rapport à l'édition Corrêa, sera retenue définitivement par la suite.

Jurigoz
25 novembre 1931

Cher monsieur

Votre lettre, si gentille, si amicale, m'a fait un immense plaisir, et je vous en remercie profondément. Si certains termes de votre Introduction m'avaient peut-être, comme vous le dîtes, «chagriné», c'est surtout que je craignais qu'ils fussent mal interprétés par des critiques cherchant hâtivement le thème de leur article dans votre préface... Quant à moi, je crois vous l'avoir prouvé par mes corrections, j'étais presque d'accord... Mais si mon préfacier et introducteur parlait lui-même de «défaillances» il me restait peu de chances de voir accueillir ma traduction comme une réussite... A propos, que pensez-vous de celle de Pourtalès?... Son Maître d'Equipage auquel il fait s'écrier:

«Eh! quoi?... Faut-il que nos bouches se glacent!...» (scène 1)

me paraît assez bien incarner un «décalage» constant.[1]

Il faut que je vous l'avoue... En corrigeant les premiers placards, je suis revenu à la 1re leçon pour: «Merveille, êtes-vous bien vivante?» (sc. 2) et: «Mes esprits enchaînés s'étonnent dans un rêve» (et le vers suivant) de Ferdinand.[2] – Je reste indécis entre mes deux versions de la réponse de Prospéro à Ariel (Acte V).

«Si toi, venu de l'air, rendu d'avance à l'air...

et

«O si toi que l'air berce et reconnaît... Si toi que l'air traverse!

Me départagerez-vous? Ce serait une preuve d'amitié de plus![3]

Veuillez croire, cher monsieur, à ma bien affectueuse reconnaissance et à mes sentiments les plus fidèles d'admiration

pierre louis Matthey

[1] Acte I, scène 1.
Matthey propose, lui, dans son édition de 1932, une version plus directe:
Eh quoi! Nous mourrons la bouche froide?...

[2] Acte I, scène 2.
Matthey avait hésité avec:
Merveille, êtes-vous jeune-fille?
et à la fin de la scène, avec :
Car mes esprits sont embrouillés, tels qu'en un songe
[...].

[3] Acte V, scène 1.
Matthey maintiendra la seconde variante, qui est en réalité, sur son manuscrit, la première des deux versions.

Jurigoz
23 mai 1932

Cher monsieur

Ne m'en veuillez pas de mon long silence, et croyez bien qu'il vous a été, à plus d'une reprise, dédié. Voici trois mois que j'essaie de me remettre difficilement d'une chute brutale qui m'a laissé sans connaissance pendant deux jours et trois nuits: fracture du nez, vertèbres télescopées, faiblesse et atonie générales. Dès qu'il me sera permis, je partirai pour quelque île résignée à sa solitude, où il me sera plus aisé de me résigner à la mienne.

...Voici enfin l'exemplaire sur Hollande que je me faisais une vraie joie de vous offrir. Corrêa, ayant distribué entre des souscripteurs trop empressés la totalité des exemplaires de luxe, n'avait guère oublié que... l'auteur, et les quatre Hollande qu'il lui avait pourtant assurés. Il a fallu procéder à un tirage supplémentaire qui ne m'a été accordé qu'en rechignant.

Cher monsieur, durant ces longues heures où je suis resté étendu, immobilisé sur un lit inégal, m'attendant au pire et tâchant à me bercer de souvenirs, croyez qu'il m'a été doux de me répéter certaines phrases de votre introduction et de vos lettres ... Aucune coupure de presse, si élogieuses qu'eussent été parfois les critiques, ne m'a apporté ce que vous m'avez apporté: un message du ton le plus pur, de l'intelligence la plus amicale, et si proche! Permettez-moi de vous en remercier encore, en vous serrant la main, et en vous assurant de mon admiration fidèle.

pierre louis Matthey

Je trouve le théâtre en pleine anarchie. [...] Autour de moi poètes, peintres, musiciens, collaborateurs sont en suspens. Mais je crois que j'aurai le dessus, que nous l'aurons ensemble, cher ami.»

Jacques Copeau à Pierre-Louis Matthey, 15 octobre 1935

De votre texte il y a un mois, à l'occasion d'une lecture, m'a convaincu que votre heure viendrait sans aucun doute, et qu'il n'a rien à redouter de la concurrence ni du temps, bien au contraire.

A l'espoir que vous la jouerez, cette Tempête, peut-être un jour, c'est déjà de quoi alimenter ma patience. Vous êtes seul à pouvoir monter la Tempête en France: là aussi, il n'y a rien à craindre. Ce jour-là, si je ne suis pas à Paris c'est que je serai bien malade. Mais ma santé est redevenue si bonne que je peux à peine que cela puisse de nouveau m'arriver.

Veuillez, cher Monsieur, me rappeler au souvenir de Madame Copeau, et dire mes plus vives amitiés à toute la troupe. Et croyez-moi votre très reconnaissant et tout dévoué

Elie Faure

Durant les années 1933-1935, Copeau quitte sa demi-retraite consacrée à la recherche et aux tournées de conférences pour reprendre une activité théâtrale suivie, et forme le projet d'ouvrir à Paris un nouveau théâtre à son nom, qui pourrait être l'Ambigu; un théâtre de répertoire, avec une troupe fixe et une alternance des spectacles. «C'est ma dernière offensive. Elle est publiquement déclenchée. Si elle avorte, je n'ai plus qu'à me retirer du jeu» écrit-il à Elie Gagnebin le 19 août 1935. Il envisage de monter *Henri IV*, *Macbeth*, *La Tempête*. Mais les fonds nécessaires feront défaut et le projet n'aura pas de suite. Copeau en assume l'abandon définitif le 12 février 1936 dans *Le Jour*; et le 27 mars, balayant cet échec, il écrit à Roger Martin du Gard: «la bataille pour laquelle vous faisiez des vœux de victoire, elle a été perdue. Pour bien des raisons, longues et inutiles à énumérer. C'est loupé, c'est loupé, n'en parlons plus» (J. Copeau – R. Martin du Gard, *Correspondance*, II, Paris, Gallimard, 1972, p. 560)

Copeau s'en tient là et renonce définitivement à diriger un théâtre.

Jacques Copeau à Elie Gagnebin

[Pernand - Vergelesses, 21 août 1935]

Cher ami

J'ai oublié de vous demander l'adresse de Pierre-Louis Matthey. Je songe à donner La Tempête avec décors et costumes de Derain et musique de Poulenc.[1] Je voudrais écrire à Matthey dont j'ai perdu l'adresse.

Merci, votre
J. Copeau

[1] L'une des mises en scènes prévues pour lancer son nouveau théâtre de l'Ambigu, encore à l'état de projet. Copeau, que les obstacles ne découragent pas, s'adresse aux plus grands: «les acteurs viennent à moi, les auteurs aussi», écrit-il à Roger Martin du Gard, le 29 août (op. cit., p. 558).

Pierre-Louis Matthey à Jacques Copeau

Viareggio

Albergo Oceano
7 7bre 1935

Cher monsieur et maître

Votre lettre m'a surpris en pleine crise physique et morale et au moment précis où, à la suite d'une consultation avec des médecins de Berne, mon départ pour la mer venait d'être décidé; vous savez probablement par Elie Gagnebin, que je souffre depuis trois ans d'un mal insidieux, pas plus énigmatique qu'un autre sans doute, mais qui se plaît encore à garder son secret pour soi... Et voici quinze mois que je ne dors pour ainsi dire plus: je veille au milieu d'un sommeil transparent, parmi des songes sans tain...

N'allez pas croire pourtant que je sois devenu incapable de souhaiter autre chose qu'une nuit passée à bien dormir... il me reste tous les bonheurs de la veille, et votre lettre que j'ai lue les yeux grands ouverts m'a fait un plaisir profond, tant par la nouvelle qu'elle m'apportait que par l'inflexion si naturellement amicale de la voix lointaine qu'il me semblait ouïr... Je vous remercierais mal en vous remerciant... Au fond de la grotte de mémoire passent et repassent les groupes montants et descendants, si magiquement divisés, dont vous animâtes les allées de la Nuit des Rois.[1] J'ai repris mon texte de la Tempête (à propos n'aimeriez-vous pas que je resserre un peu certaines tirades de la scène??[2] j'ai cru sentir vaguement me frôler à certains «départs» de Prospéro l'aile de l'inattention) cherchant à imaginer une mise en scène: mais mes distributions de lumière, l'allure vannée de mes seigneurs, mes escaliers, mes espaliers n'étaient que des variations sur des souvenirs. Ma curiosité cesse de m'appartenir: je vous la remets ici avec la certitude d'une surprise franche.

Je regrette (j'ai regretté, je regretterai) de laisser passer cette occasion précieuse de vous voir, et je vous prie de croire, cher monsieur et maître, à mes sentiments fidèlement reconnaissants, à mon admiration et à mon affectueux respect

pierre louis Matthey

OCEANO

7289 • ALASSIO - Un tratto di Spiaggia dall'arena finissima

[1] *La Nuit des Rois* fut donnée à Lausanne le 20 septembre 1922. C'était la première tournée en Suisse du Vieux-Colombier. «Pièce talisman» de la troupe, *La Nuit des Rois* connaîtra dès sa première représentation à Paris en mai 1914 et à chaque fois qu'elle sera jouée un véritable triomphe, marquant les mémoires du sceau de la poésie et de la liberté.

[2] Il s'agit sans doute de la longue scène 2 de l'acte I, où Prospéro raconte à Miranda l'histoire de leur exil et leur découverte miraculeuse de l'île. Scène qui a été particulièrement retravaillée à partir de la première édition, surtout dans les répliques de Prospéro, considérablement réduites ou concentrées.

HOTEL VICTORIA
SUL MARE
ALASSIO

13 octobre [1935]

Cher monsieur, cher maître,

Votre lettre - vous l'avouerai-je? - m'a versé une certaine mélancolie (à laquelle s'ajoutait l'automne sur la mer). D'une nuit sans sommeil à une autre, chaque journée m'apparaît de plus en plus avare en dons et prodigue en heures. Les crépuscules n'en finissent plus quand les nuées ne figurent rien. Février MCMXXVI - à l'orée de quelle forêt?

Peut-être ai-je su mal vous dire la grande joie - d'abord confuse, lente à s'ensoleiller, puis peu à peu établie dans la lumière - que m'a donnée votre premier message. La surprise n'y était pour rien, car dès le début d'août, je savais par Pierre Bernac que vous aviez commandé la musique de scène à Poulenc - j'ai hésité alors longtemps à vous écrire, mais craignant de paraître m'inviter à un banquet, (même donné en mon honneur!) je me suis abstenu; croyez-le, ce silence était plus un hommage à votre fidélité, qu'une impatience, qu'une patience. L'horreur de faire figure d'importun me permettait une longue rêverie vague... enfin, mes insomnies exigent des thèmes presque aériens - Puis, un matin de dimanche, Elie Gagnebin m'a lu la lettre où vous précisiez vos projets et a déclanché le ressort profond de la certitude. Enfin, quand trois jours après (à l'issue d'une consultation qui m'avait déprimé) j'ai revu les colombes noires, votre écriture subtile et sage, votre signature qui signifie tant de courage et de vertus, jai éprouvé une sorte de choc tout amical: il ne s'agissait plus ni d'honneur, ni de bonheur, ni de moi, ni de la Tempête. Il s'agissait de vous.[1]

Saviez-vous que Derain est avec Matisse le peintre que je préfère? Il a exposé dernièrement à Berne une Nature morte 1935 où il y a une cascade fabuleuse de blancs autour de laquelle des fruits sautent comme des bulles... Impossible festin au cours duquel nul n'essuya ses lèvres...

Depuis une semaine il y a dans l'air un fil de neige: la mer démontée est couleur de colchique. Tout à l'heure, je serai seul sur la plage où les «ombralloni» refermés signifient des parapluies ouverts dans les villes.

Veuillez trouver ici, cher monsieur et cher maître, mes sentiments les plus fidèles, les plus amicalement éveillés

pierre louis Matthey

P.S. Je pense rester ici une semaine encore et serai de nouveau à Lausanne (villa Jurigoz, ch. de Montchoisi) dès le 20 octobre.

---

[1] Lettre dans laquelle Copeau laissait paraître probablement son impatience et ses doutes quant à l'issue du projet d'un théâtre. En août déjà, il écrivait à Jules Romains: «Depuis plusieurs mois, vous le savez, je cherche à aboutir. Mais c'est trop difficile.» Et le 29 octobre: «La souscription capitaliste en faveur de mon théâtre n'avançant qu'à pas de tortue, j'ai résolu d'avoir recours pour le surplus à une souscription populaire. [...] Mais *le temps presse.*» (*Cahiers Jules Romains 2*, Correspondance J. Copeau - J. Romains, Paris, Flammarion, 1978, pp. 208-209.)

Jacques Copeau à Pierre-Louis Matthey

[Paris] 15. X. 35.

Cher Monsieur et ami

Pardonnez-moi de vous avoir apporté un peu d'ombre, à vous qui avez besoin de calme lumière. Ne vous découragez pas. Nos desseins restent aussi fermes que possible, mais je suis obligé de les accommoder à beaucoup de traverses. Il faut vaincre ce monde à tous les instants. La victoire n'en sera que plus la victoire après avoir été si lente. Pour le moment mes forces sont requises et souvent dépassées par un débat de l'ordre matériel. Je trouve le théâtre en pleine anarchie, peu d'acteurs de mérite, peu de volontés disponibles, une incertitude, une indifférence, une lâcheté qui multiplient pour moi les pro-

blèmes et les durcissent. Les horizons se déplacent, les présages changent en vingt-quatre heures. Je suis attaché à cette roue depuis des mois. Autour de moi poètes, peintres, musiciens, collaborateurs sont en suspens. Mais je crois que j'aurai le dessus, que nous l'aurons ensemble, cher ami. Je vous ferai partager mes certitudes dès que je les aurai saisies.[1]

Bien fidèlement à vous
Jacques Copeau
7 rue Moncey

---

[1] Lettre publiée (et datée par erreur de 1931) dans *Etudes de lettres*, 1972, N^os^ 2-3; numéro consacré à Pierre-Louis Matthey.

THÉATRE JACQUES COPEAU

15. X. 31.

Cher Monsieur et ami

Pardonnez-moi de vous avoir apporté un peu d'ombre,
à vous qui avez besoin de calme lumière. Ne vous décou-
ragez pas. Nos desseins restent aussi fermes que possible, mais
je suis obligé de les accommoder à beaucoup de traverses.
Il faut vaincre le monde à tous les instants. La victoire
n'en sera que plus la victoire après avoir été si lente. Pour
le moment nos forces sont inquiètes et souvent dépassées par
un débat de l'ordre matériel. Je trouve le théâtre en pleine
anarchie, par disette de mérite, par de volonté disponi-
ble, une incertitude, une indifférence, une lâcheté qui me
[illegible] pour moi les problèmes et les durcissent. Les horizons
se déplacent, les visages changent en vingt-quatre heures.
Je suis attaché à cette tâche depuis des mois. Autour de moi
poètes, peintres, musiciens, collaborateurs sont au dessous.
Mais je crois que jamais le dessus, que nous l'amour en-
semble, cher ami. Je vous ferai partager mes certitudes
dès que je les aurai saisies.

Bien fidèlement à vous

Jacques Copeau

Jean Morçay.

Que de projets pour un crépuscule!

Pierre-Louis Matthey à Elie Gagnebin, 22 février 1943

OEUVRES IMMORTELLES

LA TEMPÊTE

DE SHAKESPEARE

TEXTE FRANÇAIS DE
PIERRE-LOUIS MATTHEY

À L'ENSEIGNE DU CHEVAL AILÉ

Copeau renonce à son théâtre et ne monte pas *La Tempête* de Matthey. Cette traduction, remaniée, ne sera mise en scène qu'en avril 1942, par une très jeune troupe, à Paris, la Compagnie du Rideau gris.[1] Sans le métier ni l'envergure des artistes de Copeau, ces comédiens qui font leurs débuts créent pourtant le miracle, et prouvent que la traduction de Matthey, œuvre de poète, avait bel et bien été écrite pour le théâtre.

Matthey raconte lui-même:

> Qu'elle n'était pas ma curiosité à l'égard des réactions du public au cours des représentations données par la Compagnie du Rideau gris au théâtre du Vieux-Colombier puis au théâtre de l'Oeuvre! Les circonstances m'empêchèrent de faire le voyage... mais de la lettre d'un ami, féru de Shakespeare, familier des festivals de Stratford, spectateur difficile et camarade au franc parler, je détache cette phrase qui me fut précieuse: «...ce qu'il y avait d'inattendu, c'est que le public de Paris applaudissait les mêmes passages que le public de Londres; LES PASSAGES CÉLÈBRES EN ANGLETERRE, les chansons, les haltes lyriques, le distique fameux: We are of such stuff...
>
> *Oui les bras d'un sommeil enferment notre vie*
> *Et nous sommes ici moins rêveurs que rêvés!*
>
> c'est plus encore que la comédie, la poésie qui le faisait battre des mains, comme malgré lui, comme en dépit d'elles...»[2]

Outre la parution, en 1941, d'*Alcyonée à Pallène*, marquant le retour éclatant de Matthey à la poésie, *La Tempête* connaît deux nouvelles éditions: celle, bibliophilique, parue chez Gonin en 1943 et illustrée par Alexandre Cingria, dont le texte avait servi à la mise en scène de Paris, et la petite édition du Cheval ailé, chez Constant Bourquin à Genève, en 1944; ultime et toute dernière version – sans doute la plus belle –, dont Georges Nicole écrit:

> L'alexandrin, le décasyllabe d'Ariel, la prose, assouplis à l'extrême, y possèdent la vivacité même d'une langue *parlée* – parlée par des êtres surnaturels; l'inflexion n'y pèse jamais; sur ce fil de soie l'image ne passe que légère, comme une fleur de l'air [...].[3]

L'idée d'associer Cingria à Shakespeare remonte loin en arrière. Alexandre Cingria avait été pressenti en 1922 déjà par Pourtalès pour peindre un décor à sa version de la *Tempête* mise en scène au Théâtre national de l'Odéon. Mais Gémier, le metteur en scène, refuse les maquettes, jugées trop grandioses et trop coûteuses. Pourtalès en retrace l'histoire dans les *Affinités instinctives*:

> J'amenai [...] deux jeunes artistes: le peintre Cingria et le compositeur Honegger, car il fallait aux songes du vieux dramaturge les couleurs de l'Italie et l'allégresse du plus jeune symphoniste du royaume des vents. Honegger fut agréé aussitôt. Mais Gémier, ayant vu les maquettes admirables de Cingria, déclara qu'un tel décor serait «trop beau pour son théâtre!» Le beau étant accessoire sur les planches, et même nuisible affirmait-il, mieux valait renoncer d'emblée aux fastes d'une île ouvragée par Ariel. Les crédits de l'Odéon ne permettaient de la concevoir que créée par Caliban. Cette première difficulté nous arrêta longtemps.[4]

Cette *Tempête* traduite par Pourtalès n'est mise en scène finalement qu'en 1929, dans un décor modeste au sous-sol du Casino de Monte-Carlo, avant d'être jouée à l'Odéon en janvier 1930.

A défaut du théâtre, c'est le livre qui invite Alexandre Cingria, vingt ans plus tard, à illustrer *La Tempête*. Appelé cette fois par l'éditeur Gonin, le peintre réalise une série de planches pour la traduction de Matthey: dix gouaches aux couleurs vives, au geste large, qui apportent à la féerie ludique et aérienne du texte une autre féerie: celle, exubérante, de sa palette.

Désormais, la traduction de Matthey, mise en scène et mise en images presque conjointement, trouve en autrui son achèvement et dépasse l'écriture pour vivre dans l'espace. Matthey peut quitter ce texte et s'ouvrir aux œuvres futures.

---

[1] Dite aussi Compagnie du Rideau de Paris ou Compagnie du Rideau des Jeunes, et animée par Pierre Franck.

[2] *Le Cheval ailé*, décembre 1944, pp. 10-11.

[3] *Suisse contemporaine*, mars 1945, p. 268.

[4] «Ariel au Casino», in *Les Affinités instinctives*, Paris, Les Editions de France, 1934, pp. 30-40.

Lettre de Pierre-Louis Matthey à Elie Gagnebin

Genève, 22.2.43.

Mon cher Elie,

Aimez-vous, comme je fais, ce dessin de Matisse? Et ma carte de visite glissée entre ces frondaisons vaporeuses? Cette descente de source ou cette fuite d'allée... et vous rappelez-vous encore à Avenex le «chemin du p'tit bois»?

...vers l'oasis perdue au fond des destinées
que tous nos yeux fermés descendront découvrir...

(Seize à vingt: vers retrouvés!) -

Quand vous tiendrez le volume, puissiez-vous ne pas vous irriter des entorses que je donnerai à votre mémoire cerbère! [1]

Vie Art et Cité prépare un N° spécial sur les poëtes romands. Les textes de chaque auteur seront précédés de leur portrait, d'une bibliographie, et d'une introduction: cela vous plairait-il (ou cela ne vous embêterait-il pas trop!) d'écrire cette dernière? De plus en plus j'incline à renouer les guirlandes du passé! [2]

Vous savez sans doute que Gonin fait une édition de grand luxe de La Tempête (30 ex. à 1000 frs.) avec des gouaches de Cingria.

Tous ces matins, je travaille à mon florilège de poésie anglaise (de Milton à Meredith) qui paraîtra sous le titre qui indubitablement «en» est - comme la fraisette de Charlus!! [3] -

LE SAUTOIR D'ANGLETERRE.
(sautoir dans le sens d'étrier).

Que de projets pour un crépuscule!

Beaucoup d'amitiés fidèles

pierre louis.

Ci-joint un petit échantillon du Sautoir - Guirlandes! mirlandes!

Voyez-vous peut-être dans votre cercle des souscripteurs éventuels?

[1] Les Ed. Mermod mettent en souscription durant tout le mois de février le volume des *Poésies* de Matthey. Au recto du bulletin de souscription figure un dessin de Matisse, repris sur la couverture du livre.

[2] Il s'agit du numéro de juillet-août 1943. Elie Gagnebin signe l'introduction, qu'accompagne un portrait du poète par Auberjonois. Dans cette brève présentation, il met l'accent sur la solitude radicale – et voulue – de Matthey, assumée par l'intelligence et par l'art; d'où la singularité d'une œuvre sans concessions: «une sorte d'examen de conscience ardent et cruel, d'exploration intérieure, qui s'exprime en vers modulés et sinueux mais hautains et parfois difficiles».

[3] Parution en 1944 chez Mermod sous le titre tout simplement d'*Un Cahier d'Angleterre*.

Si, depuis *Même Sang* en 1920 jusqu'à *Alcyonée à Pallène* en 1941, Matthey ne publie plus de poésie, il met sa plume au service d'autrui. Providentiels dans le destin de son œuvre, les auteurs anglais – Shakespeare, Blake, Shelley, Milton, Keats... – prennent le relais de la parole personnelle. Elie Gagnebin expliquera dans une lecture publique qu'il fera du *Cahier d'Angleterre* le 26 avril 1944, à Saint-Maurice, et dont il enverra le texte à Matthey, le lien particulier qui le rattache à ces poètes:

> Les poètes anglais ont toujours attiré P.L.M. La parenté de leur lyrisme et du sien est évidente. Depuis quelques années, il s'est mis à les transposer en français. Ce ne sont point pour lui des textes à traduire: ce sont des événements dans sa vie affective et spirituelle [...].

Quand la poésie, en lui, vient à manquer, Matthey la poursuit ailleurs, faisant siens les auteurs qu'il traduit et à travers lesquels il renoue avec lui-même. Ce qui fera dire à Edmond Gilliard, dans une lettre au poète, en une très belle formule: «vous remontez, dans chaque poème, à la source de son 'indépendance'» (14 juin 1944).

L'allusion à Charlus et l'expression «en être» ou «être de la confrérie», rengaine de *Sodome et Gomorrhe*, renvoient au passage du roman où M^me^ Verdurin offre des rafraîchissements à ses invités:

> M. de Charlus alla boire son verre et vite revint s'asseoir près de la table de jeu et ne bougea plus. M^me^ Verdurin lui demanda: «Avez-vous pris de mon orangeade?» Alors M. de Charlus, avec un sourire gracieux, sur un ton cristallin qu'il avait rarement et avec mille moues de la bouche et déhanchements de la taille, répondit: «Non, j'ai préféré la voisine, c'est de la fraisette, je crois, c'est délicieux.» Il est singulier qu'un certain ordre d'actes secrets ait pour conséquence extérieure une manière de parler ou de gesticuler qui les révèle. Si un monsieur croit ou non à l'Immaculée Conception, ou à l'innocence de Dreyfus, ou à la pluralité des mondes, et veuille s'en taire, on ne trouvera dans sa voix ni dans sa démarche, rien qui laisse apercevoir sa pensée. Mais en entendant M. de Charlus dire de cette voix aiguë et avec ce sourire et ces gestes de bras: «Non, j'ai préféré sa voisine, la fraisette», on pouvait dire: «Tiens, il aime le sexe fort» (La Pléiade, III, Gallimard, 1988, p. 356).

Alexandre Cingria à Pierre-Louis Matthey

4/IV
43
Genève
Hôtel Beau Site

Cher ami

J'ai été profondément touché de l'envoi de votre beau livre que je savoure lentement. Je suis du reste ces temps-ci constamment en pensée avec vous puisqu'à chaque instant je relis votre texte de la Tempête pour m'imprégner à fond de votre adaptation. Je n'ai plus qu'une planche à composer. Je me réjouis de vous soumettre les 10, une fois que les pierres seront terminées et peintes.

Recevez cher ami avec le témoignage de ma grande admiration pour vos poësies, mes souvenirs très amicaux.

Alexandre
Cingria

Pierre-Louis Matthey à Elie Gagnebin

[Genève] 5 avril 43

Voici mon cher Elie le double du texte que j'ai donné à taper. A votre tour, supprimez sur épreuves, pour peu qu'elles ne vous paraissent pas «coller», mes très pendantes interpolations.

On me dit que Cingria est au plus mal – Cette Tempête porte malheur, décidément. J'ai choisi pour Vie le dessin le moins surprenant, celui où j'ai l'air d'hésiter entre Jekyll et Hyde. Le Diplomate risquerait peut-être d'étoffer cette réputation d'humoriste que me font de ternes morveux.

Et puis je préfère inquiéter l'adolescent hypothétique par une oreille de renard et un regard de liseron; ce serait trop cruel de le glacer de dentales et de considérations balkaniques.[1]

Je vous souhaite de déguster comme moi ce butin de miel du Songe.

Merci encore pour l'essai et le dîner.

tout amicalement
PLM.

[1] Auberjonois propose à Matthey pour *Vie Art Cité* deux portraits très différents – l'un, sévère et distant, que Matthey intitule «Le Diplomate», l'autre, dit «le nomade», plus proche, au regard indécis et empreint d'une certaine gaucherie: Matthey choisira ce dernier, comme en témoigne la lettre qu'il adresse à Auberjonois le 5 avril 1943:

> Après avoir tourné autour de ces deux dessins, les avoir respirés, leur avoir soutiré tout un trésor de globules rouges, il faut, cher monsieur, que je vous remercie encore une fois et de manière moins haletante!
>
> [...]
>
> J'ai choisi pour *Vie* le nomade au foulard qui hésite encore entre Jekyll et Hyde! J'ai une faiblesse pour sa petite oreille de renard!
>
> Je m'habitue au diplomate à la «voix galantine»; je m'exerce à parler *sous ma main*: j'use de mots nouveaux comme «cachotterie» et «estaminet»... je sens bien que j'ai tout à apprendre!

Quant à l'adolescent hypothétique, il s'agit sans doute du lecteur imaginaire de cette revue, découvrant Matthey sous le crayon d'Auberjonois.

[Genève] 1er janvier 44.

Mon cher Elie,

Je vous savais, par Tommy, absent de Lausanne, et c'est pourquoi mes vœux ne sont pas allés vous chercher rue César-Roux, de façon à précéder «l'heure pivotale»

La treizième revient... c'est toujours la première...

J'aurai grand plaisir à vous voir en janvier; grand plaisir à vous montrer le nouveau texte de La Tempête et les planches de Cingria; il y en a 3 ou 4 de fort belles, surtout celle qui illustre:

Sur un papillon de crépuscule...

et la dernière, sorte d'apothéose en ◠ et où il me semble respirer l'air même de l'île.

Moins réussie par contre celle qui montre bouffon, sommelier, et un Caliban de ferblanterie au-dessus du petit quatrain:

Perds pas l'équilibre!
Tes deux yeux sont frits!
Deux et deux font three!
La pensée est libre!

Dans le texte, je n'ai relevé jusqu'ici qu'une seule faute: l'omission d'un – il; il ne s'agit heureusement que d'une phrase de Gonzalo!

Mes vœux bien amicaux, mon cher Elie, pour les jours et pour les nuits... que «le suave embaumeur du minuit taciturne» sans tarder reparaisse à votre chevet.

vivement vôtre,
PLM.

Pierre-Louis Matthey à Alexandre Cingria

[Genève] 2 avril 44

Mon cher Alexandre Cingria,

Je me demande aujourd'hui si la lettre que je vous écrivis au début de janvier (à la même adresse que celle-ci) ne s'est pas égarée... je vous y remerciais du plaisir «toujours recommencé» que m'avaient versé vos admirables trouées dans le texte; que de fois, depuis lors, suis-je retourné au plein feu de la partie d'échecs, à la voltige d'Ariel sur son paon de nuit, à l'apothéose placide de:

«Voyez, Sire...»

Je vous demandais de me faire l'amitié de bien vouloir signer mon exemplaire... mais l'on me dit que vous avez été gravement malade, et je comprends fort bien, que les jours s'ajoutant aux jours, vous ayez pensé à tout autre chose...

Croyez, mon cher Alexandre Cingria, à ma joie de vous savoir rétabli, et à mon admiration fidèle,

vivement vôtre,
pierre louis Matthey

Qu'avez-vous pensé des «retouches»?

Alexandre Cingria à Pierre-Louis Matthey

Athénée
Genève
2/I/45

Cher ami

J'ai été très touché de l'envoi de cette quatrième Tempête. La plus belle - Quand la jouerons-nous? Plus je la lis plus je la trouve scénique.[1]

A bientôt un jour en janvier pour le café chez Piccioni.

A vous cher tous mes souvenirs reconnaissants et amicaux

Alexandre
Cingria

---

[1] Celle parue aux Editions du Cheval ailé, à Genève en 1944, et qui comporte de très nombreuses variantes par rapport aux éditions précédentes.

En réalité, il s'agit de la 3e version publiée. Mais Cingria reprend la formulation de Matthey lui-même dans la dédicace de son livre:

A Jacques Copeau
cette quatrième
et peut-être dernière
Tempête

A l'intention de Copeau, Matthey prenait en compte la toute première version, manuscrite, qu'il lui avait soumise avant de la publier chez Corrêa.

Athènes
Genève

2/I/46

Cher ami
J'ai été très touché de l'envoi de cette quatrième Tempête. La plus belle — Quand la jouerons-nous? Plus je la lis plus je la trouve scénique.
A bientôt un jour en Janvier pour le café chez Piccioni.
A vous tous mes souvenirs reconnaissants et amicaux ALEXANDRE CINGRIA

BA.